**Zeitschrift:** Topiaria helvetica : Jahrbuch
**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Gartenkultur
**Band:** - (2005)

**Artikel:** Mon jardin, familial et sentimental, du début à ... l'infini
**Autor:** Brayard, Michèle
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-382412

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 08.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

*Michèle Brayard*

# *Mon jardin, familial et sentimental, du début à ... l'infini*

Aussi loin que peuvent remonter mes souvenirs, j'ai toujours été dans un jardin.
Petite, dans celui de ma grand'mère où je me retrouve quelquefois encore, lorsqu'au cours d'un sommeil tranquille, mes rêves veulent bien m'y emporter: je marche dans l'allée centrale, ma grand'mère m'invite à admirer les deux premières feuilles graciles du persil qui pointent, celles, toutes rondes, des radis qui commencent à lever sous le châssis rustique fabriqué par ses soins, et à droite, à côté du puits sous le weigelia rose, la ciboulette repoussée qui parfumera l'omelette du midi, et un peu plus loin, les résultats de son essai annuel, traditionnel ou obstiné mais pas toujours concluant: les haricots du Vendredi saint.... «Ah! tous les ans je fais une planche de haricots le Vendredi saint !...». Et puis quelques conseils : «Tu vois, ma petite fille, il faut toujours semer le cerfeuil dans un endroit ombragé, assez de lumière, mais de l'ombre, de l'ombre». Je me réveille heureuse et je sais que je passerai une bonne journée.
Ces passages en revue, à chacune de mes visites qui étaient nombreuses, m'ennuyaient quelquefois, surtout à l'adolescence quand mes états d'âme de lunaire me préoccupaient plus que la pousse des radis de dix-huit jours ou que les pucerons qui menaçaient de détruire ces grosses blondes paresseuses de laitues.
Et plus grande...et plus vieille, aujourd'hui, dans mon jardin, je sais pourquoi j'ai toujours un coup d'œil attendri et évidemment nostalgique pour les deux premières feuilles graciles du persil qui pointent ou pour celles des radis qui commencent à lever.

Lorsque je suis venue, il y a maintenant plus d'un quart de siècle, m'installer avec mari et enfants dans ce village d'un petit millier d'habitants, situé à l'est du département de Saône et Loire, à quelques kilomètres seulement du Jura, au pied du Revermont, il a tout de suite été question de jardinage. Comment concevoir d'habiter à la campagne sans faire un petit bout de jardin? Un territoire a donc immédiatement été délimité pour le jardin familial.

Il est longtemps resté classique, le bon jardin de nos anciens, ordinaire, pour des légumes ordinaires et les plantes aromatiques traditionnelles sans oublier toutefois quelques pieds de giroflées et d'œillets odorants et une énorme pivoine rouge sang, tous issus du jardin de mon enfance.
On a bêché, surtout mon mari, on a fumé, tracé, élaboré des plans dans la stricte normalité: une allée centrale et de chaque côté, des planches perpendiculaires, pas trop larges mais assez et entre chaque planche, d'autres allées, pas trop larges mais assez. Il fallait pouvoir passer avec la brouette sans rien abîmer précisait le bêcheur.
Et on a semé, planté, repiqué et commis bien des erreurs de débutants. Le moindre rayon de soleil réchauffait notre enthousiasme mais pas vraiment le terrain exposé au nord et notre jardin, guère abrité de la bise mordante qui sévit souvent dans notre région, pâtissait de notre crédulité à imaginer le printemps installé à la vue d'une hirondelle.
Les premières feuilles graciles du persil ne pointaient pas, celles des radis, jaunâtres, végétaient, quant aux haricots qui n'étaient pourtant pas du Vendredi saint, les téméraires étaient si peu nombreux et si pâles que s'en était un soulagement de passer la binette sur la ligne et d'y replacer des grains ventrus en temps voulu.
Nous avons donc compris assez vite que: Rien ne sert de courir, il faut partir à point.
Il n'y a plus eu de semis ni de plantations en mars, nous avons attendu sagement que nos Pancras, Gervais et Mamère de Saints de glace s'en soient allés, forts de ce dicton répété avec une inébranlable certitude par notre pépé: «en

mai, y'a sept nais qué poussant qu'ment sept mouais». Je ne garantis pas l'orthographe du patois mais la traduction: «en mai, il y a sept nuits où ça pousse comme sept mois» est, à peu de chose près, vérifiable sur le terrain.

Les années passant, nous avons évolué, et le jardin aussi. Il s'est agrandi et agrémenté d'une rangée de framboisiers remontants ou non, de groseilliers rouges ou blancs et de cassissiers. Plus tard, en bordure parce que l'espace le permettait, quelques arbres fruitiers ont été installés qui nous fournissent, les bonnes années, poires et mirabelles pour nos tartes et confitures et qui font de toute façon la joie des abeilles et des guêpes et celle des mésanges et des rouges-queues.

Et puis, une sorte de frénésie s'est emparée de moi. Motivée par les discussions entre amies sur nos réussites ou sur nos échecs respectifs, stimulée par leurs essais et titillée par mon égo qui me laissait croire que là où elles avaient échoué je réussirais, je me suis investie sans limite. Abonnée aux revues spécialisées et en recherche de tous les catalogues, graines ou plantes, de vente par correspondance qui étaient examinés, compulsés, triturés à force d'être feuilletés, j'ai passé des heures à regarder et à comparer. J'ai tout lu, j'ai tout cru et j'ai tout voulu. J'ai cru à la citrouille de cent kilos, au dahlia de trente centimètres, j'ai cru au cosmos chocolat, à la tomate noire et aux fraisiers grimpants. J'ai cru au Père Noël. J'ai voulu tout essayé et mes efforts n'ont pas toujours été récompensés.
Mon mari, souvent mis à contribution, suivait l'évolution qui n'en n'était pas une. Beaucoup mieux outillé qu'au début, bien motorisé, il agrandissait, apparemment sans état d'âme, la surface cultivée. Eh oui, quand on veut des courgettes, il faut de la place, mais quand on en veut des longues, des rondes, des vertes, des jaunes, plus les pâtissons et les potimarrons, il faut beaucoup de place. Et s'il lui arrivait de dire : l'année prochaine on fera moins, j'enlevais sa détermination à réduire le potager, forte de cette phrase entendue un jour, jamais oubliée et répétée avec conviction: tu sais que, dans un jardin, pour avoir assez, il faut avoir trop. C'était le JARDIN ENVIE, JARDIN FOLIE. Heureusement, j'ai compris depuis qu'il vaut mieux suivre régulièrement son petit jardin que se disperser dans un plus grand où le courage s'envole aussi vite que les mauvaises herbes poussent après une pluie d'orage.

Après la fougue, la sagesse. Je suis une contemplative de naissance. Tout comme je peux rester assise pendant des heures, sur un rocher, à regarder la mer se mouvoir, je peux me laisser subjuguer par les couleurs de mes dahlias ou des rosiers anciens dont je conserve jalousement l'espèce, et les admirer longtemps. Quoi de plus beau que le soleil qui éclaire les gouttelettes de rosée, le matin à la fraîche? Quoi de plus paisible qu'une petite visite de bonne heure, quand on dérange encore les oiseaux venus se toiletter à la réserve d'eau? C'est le JARDIN DOUCEUR.
Ah, la courtilière a encore coupé quelques belles salades qui commençaient juste à pommer et les pieds de basilic, tout nouvellement repiqués, n'ont pas résisté au passage d'un chien voyageur qui les a complètement enterrés sous ses grosses pattes, et si la météo annonce encore des gelées tardives alors que les fraisiers sont déjà en fleurs, c'est le JARDIN SOUCI.
La gamme de dahlias et de glaïeuls, les zinnias, les fleurs bleues en étoile de la bourrache qui pousse à tort et à travers, les touffes d'œillets d'Inde ou de basilic vert ou violet plantés intentionnellement entre les pieds de tomates pour repousser les indésirables, insectes ou maladies, les capu-

cines mises en évidence pour le plaisir des yeux et qui servent de piège à pucerons, les touffes de soucis pour égayer nos salades, les pommes de terre violettes et les tomates cerises rouges ou oranges, délicieuses, ou les petites tomates poires pour l'apéritif et c'est le JARDIN COULEUR.

Quelques boutures maison mises en place avec précaution, une ou deux plantes plus rares dénichées sur un marché spécialisé où mes pas me portent encore quelquefois, des graines d'un paquet partagé parce qu'un gramme à cinq euros ça fait cher le kilo, l'attente du résultat, c'est le JARDIN ESPOIR.

La verveine, le thym, la menthe, le romarin, je pourrais citer mille choses, la pimprenelle et les orties même qui ne sont pas toujours à leur place et c'est le JARDIN SANTE, JARDIN BEAUTE.

Et ma fille qui ajoute en riant : tu oublies JARDIN POTIN! C'est vrai que pour moi, il n'y a rien de mieux qu'un tour de jardin, accompagnée d'une visiteuse habituée où l'on commente les semis, les pousses, les manques, les découvertes – «décidemment ces physalis se resèment partout, malheureusement cette année ils n'auront pas le temps de mûrir. Tiens, un mini pied de courgette, une graine aura résisté à la rigueur de l'hiver, abritée sans doute par quelque feuille de choux» – pour continuer sur les nouvelles recettes de cuisine récupérées chez une amie ou un parent dont l'entourage direct bénéficie systématiquement, sur les derniers évènements survenus au village et différemment appréciés, sur ceux du monde entier et de la politique, un tour de jardin où notre esprit pourrait aller jusqu'à s'égarer. Cela sert aussi à çà un jardin, à s'évader du quotidien et des soucis. JARDIN OUBLI.

J'en reviens.

Je suis passée à côté de la mare presque contiguë où vivent en paix les grenouilles et les couleuvres d'eau. Nous avons choisi de n'en détruire aucune et lorsque nos petits enfants s'approchent sans bruit, du moins le croient-ils, ils sont ravis par les flops successifs remuant les lentilles vertes qui recouvrent la surface. J'espère toujours qu'à côté de cette colonie coassante, vivent paisiblement deux ou trois gros crapauds pouvant déguster les minuscules prédateurs qui anéantissent régulièrement ma salade roquette.

J'en reviens et la première brume m'a atterrée. Déjà, ça sent la fin de saison. Il va falloir récolter les tomates et faire la sauce, faire de la place à l'abri pour les potirons et les tubercules de dahlias, les stolons des fraisiers quant à eux, devraient déjà être en place dans une nouvelle planche, les derniers haricots verts sont encore en fleurs, pourvu que l'automne soit assez ensoleillé pour garnir encore quelques bocaux. Il faudra ôter les pieds de verveine et les mettre à l'abri, veiller aux poireaux et aux carottes régulièrement attaqués par les rats, et puis gratter, nettoyer, prévoir le printemps prochain... JARDIN SANS FIN.